

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION...

Troisième partie: LES HOMMES, LES SCIENCES ET LES RÉVOLUTIONS (1)

Ainsi toutes les révolutions ont été doubles: on peut dire que l'histoire offre en toutes choses son revers et son endroit, et nous qui ne voulons pas nous payer de mots, nous devons étudier avec une implacable critique, tous les faits qui se sont accomplis, percer à jour les hommes qui prétendent s'être dévoués pour notre cause. Il ne suffit pas de crier: *Révolution, Révolution!* pour que nous marchions aussitôt derrière celui qui veut nous entraîner. Sans doute, quand on ignore la vérité, il est naturel qu'on suive son instinct. On comprend très bien que le taureau affolé se précipite sur un chiffon rouge et que le peuple toujours opprimé se rue avec fureur contre le premier venu qu'on lui désigne. Une révolution quelconque, si minime qu'elle soit en réalité, a toujours cela de bon qu'elle est un témoignage de force, mais le temps est venu que ce témoignage ne soit pas celui d'une force aveugle et que les évolutionnaires, arrivant enfin à la pleine conscience de ce qu'ils veulent réaliser dans la révolution prochaine, ne se précipitent pas au hasard donnant de la corne à droite et à gauche comme des animaux insensés.

On peut dire que jusqu'à maintenant aucune révolution n'a été complètement spontanée, et c'est pour cela qu'aucune n'a complètement triomphé. Tous ces grands mouvements, sans exception, ont été plus ou moins dirigés et par conséquent ils n'ont réussi que pour les directeurs. C'est une classe qui a fait la Réforme et qui en a recueilli les avantages, c'est une classe qui a fait la Révolution française et qui en exploite les profits, mettant en coupe réglée tous les malheureux qui l'ont servie pour lui procurer la victoire.

Aussi chaque révolution eut-elle son lendemain. La veille, on poussait le populaire au combat, le lendemain on l'exhortait à la sagesse; la veille on l'assurait que l'insurrection est le plus sacré des devoirs, et le lendemain on lui prêchait que le roi est la meilleure des républiques, ou que le parfait dévouement consiste à mettre trois mois de misère au service de la Bourgeoisie. De révolution en révolution le cours de l'histoire ressemble à celui d'un fleuve arrêté de distance en distance par des écluses. Chaque gouvernement, chaque parti vainqueur essaie à son tour d'endiguer le courant pour l'utiliser à droite et à gauche dans ses prairies ou dans ses moulins. Nous verrons s'il en sera toujours ainsi et si le peuple consentira sans cesse à faire la révolution non pour lui, mais pour quelque habile soldat, avocat ou banquier.

Cet éternel va et vient qui nous montre dans le passé la série des révolutions partiellement avortées, le labeur infini des générations qui se succèdent à la peine, roulant sans cesse le rocher qui les écrase, cette ironie du destin qui montre des captifs brisant leurs chaînes pour se laisser ferrer à nouveau, tout cela est la cause d'un grand trouble moral, et, parmi les nôtres, nous en avons déjà vu beaucoup qui, perdant tout espoir et fatigués avant d'avoir combattu, se croisent les bras et se livrent à leur sort en abandonnant leurs frères. C'est qu'ils ne savent pas, ou qu'ils ne savent qu'à demi: ils ne voyaient pas encore le chemin qu'ils avaient à suivre ou espéraient s'y faire transporter par le sort comme un navire dont un vent favorable gonfle les voiles: ils voulaient réussir non de par une implacable volonté, mais de par leur bon droit et de par la chance, semblables aux mystiques qui marchent sur la terre et veulent se faire guider par une étoile qui brille dans le ciel.

Toutefois la période du pur instinct est dépassée maintenant; les révolutions ne se feront plus au hasard, uniquement parce que l'oppression est gênante, elles se feront de plus en plus avec un but

(1) Les sous-parties et les titres de ces sous-parties sont l'œuvre d'*Anti.mythes*.

déterminé et suivant une méthode précise. On croyait autrefois que les événements se succédaient sans ordre, mais on apprend à en reconnaître la logique inexorable. Nous savons désormais qu'il existe une science sociale et nous comptons bien nous en servir contre nos ennemis pour hâter le jour de la délivrance finale.

Le premier fait mis en lumière par cette science est que la société se renouvelle sans cesse, et que toute tentative d'arrêt brusque dans l'évolution ou de conservation de choses déjà vécues, est une utopie ou un crime. Un des coryphées du monde réactionnaire, digne continuateur des académies qui maudissaient les enseignements impies des Copernic et des Galilée et tournaient en dérision la doctrine de la circulation du sang, le grand savant Lombroso voit autant de fous dans tous les novateurs et pousse l'amour de la stabilité sociale jusqu'à signaler comme des criminels politiques tous ceux qui critiquent les choses existantes, tous ceux qui s'élancent vers l'inconnu; et pourtant il avoue que lorsqu'une idée nouvelle a fini par l'emporter dans l'esprit de la majorité des hommes, il faut s'y conformer pour ne pas devenir révolutionnaire en s'opposant au consentement universel: mais en attendant cette révolution fatale, il demande que les évolutionnaires soient traités comme des criminels. Fou lui-même, cet homme qui trouve tant de fous de par le monde, veut que l'on punisse des actions qui demain seront louées de tous comme les produits de la plus pure morale: il eût fait boire la ciguë à Socrate, il eût mené Jean Huss au bûcher; à plus forte raison eût-il guillotiné Babeuf, car de nos jours, Babeuf serait encore un novateur; il nous voue à toutes les fureurs de la vindicte sociale, non parce que nous avons tort, mais parce que nous avons raison trop tôt.

Quant à nous, il nous suffit de chercher à avoir de plus en plus raison. Nous arriverons à la paix sociale par l'étude approfondie des lois naturelles et de l'histoire, de tous les préjugés dont nous avons à nous défaire, de tous les éléments hostiles qu'il nous faut écarter, de tous les dangers qui nous menacent, de toutes les ressources dont nous pouvons disposer. Nous avons l'échiquier devant nous. Il faut gagner la partie.

Quel est d'abord notre objectif révolutionnaire? Tous, amis et ennemis savent qu'il ne s'agit plus de petites révolutions partielles, mais bien d'une révolution générale. C'est dans l'ensemble de la société, dans toutes ses manifestations que se prépare le changement. Les conservateurs ne s'y sont point trompés quand ils ont donné aux révolutionnaires le nom général «*d'ennemis de la religion, de la famille et de la propriété*»; ils auraient pu nous dire aussi les ennemis de la patrie politique. Oui, les anarchistes repoussent l'autorité du dogme et l'intervention du surnaturel dans la nature, et, en ce sens, quelle ferveur qu'ils apportent dans la lutte pour leur idéal de fraternité et de solidarité, ils sont ennemis de la religion. Oui, ils veulent la suppression du trafic matrimonial, ils veulent les unions libres, ne reposant que sur l'affection mutuelle, le respect de soi et de la dignité d'autrui, et, en ce sens, si aimants et si dévoués qu'ils soient pour ceux dont la vie est associée à la leur, ils sont bien les ennemis de la famille. Oui, ils veulent supprimer l'accaparement de la terre et de ses produits pour les rendre à tous, et, en ce sens, si heureux qu'ils soient d'assurer à tous la jouissance des fruits du sol, ils sont les ennemis de la propriété. Enfin, si profond que soit leur sentiment de solidarité pour ceux qui les entourent, si vif que soit leur désir de voir leur village et leur pays heureux, si douce à leurs oreilles que suit la langue maternelle, ils ne haïssent point l'étranger, ils voient un frère en lui, et revendiquent pour lui comme pour eux la même justice, la même liberté, et, en ce sens, ils sont ennemis de la patrie.

Que nous faut-il donc pour atteindre le but? Il faut avant tout nous débarrasser de notre ignorance, car l'homme agit toujours, et ce qui lui a manqué jusqu'ici est d'avoir bien dirigé son action.

Nous voulons savoir. Nous n'admettons pas que la science soit un privilège, et que des hommes quelconques, haut perchés sur une montagne comme Moïse, sur un trône comme Marc-Aurèle, sur un Olympe ou sur un Parnasse en carton, ou simplement sur un fauteuil académique, nous dictent des lois en se targuant d'une connaissance supérieure des lois éternelles. Il est certain que parmi les gens qui pontifient dans les hauteurs, il en est qui peuvent traduire convenablement le chinois, ou lire les cartulaires des temps mérovingiens ou disséquer l'appareil digestif des punaises; mais l'admiration même que nous avons pour ces grands hommes ne nous empêche pas de discuter en toute liberté les paroles qu'ils daignent nous adresser de leur empyrée. Nous n'acceptons pas de vérité promulguée: nous la faisons nôtre d'abord par l'étude et par la discussion, et nous apprenons à rejeter l'erreur, futile mille fois estampillée et patentée. Que de fois en effet, le peuple ignorant a-t-il dû reconnaître que ses savants éducateurs n'avaient d'autre science à lui enseigner que celle de marcher paisiblement et joyeusement à l'abattoir, comme ce bœuf des fêtes que l'on couronne de guirlandes et papier doré.

Notre commencement de savoir, nos petits rudiments de connaissances historiques nous disent qu'il ne faut point tolérer de maîtres, et qu'à, tout ordre il faut répondre par la révolte. L'histoire, si loin que nous remontions dans le passé, si diligemment que nous étudions autour de nous les sociétés et les peuples, civilisés ou barbares, policés ou primitifs, l'histoire nous dit que toute obéissance est une abdication, que toute servitude est une mort anticipée; elle nous dit aussi que tout progrès s'est accompli en proportion de la liberté, de l'égalité et de l'accord spontané des citoyens; tout siècle de découvertes, nous le savons, est un siècle pendant lequel le pouvoir religieux et politique se trouvait affaibli par des compétitions, et où l'initiative humaine avait pu trouver une brèche pour se glisser, comme une touffe d'herbes croissant à travers les pierres descellées d'un palais.

Élisée RECLUS.
